

Jean Barois de Roger Martin du Gard ou Le drame du savoir^a

a. Texte paru dans la *Revue du Centre de recherche en éducation* de l'université de St-Étienne en 2002.

Jacky Beillerot

Le texte que l'on va lire est une étude¹ consacrée à un roman du début du XXe siècle. Un roman de formation pourrait-on dire. On sait que cette expression qui se répand en Europe, notamment en Allemagne à partir du XVIIIe, avec l'œuvre maîtresse de Goethe *Wilhem Meister*, désigne des ouvrages qui racontent la formation intellectuelle, morale, existentielle d'un héros. Certes, la notion de roman de formation a été largement discutée voire contestée, ne serait-ce que par la difficulté de lui trouver des frontières ou de décider quels ouvrages faire entrer dans cette catégorie. On peut cependant conserver cette dénomination en ce qu'elle invite à réfléchir à la constitution psychique et sociale d'un sujet qui devient une personne singulière. C'est bien le sens de la remarque de Freud, « les grands auteurs sont nos maîtres », disait-il, attirant notre attention sur ce que l'on doit aux œuvres de fiction et d'imaginaire pour comprendre la réalité humaine.

Roger Martin du Gard (1881-1958) est déjà connu quand il publie *Jean Barois* qui est cependant son premier grand livre. Son œuvre majeure reste *Les Thibault* écrits entre 1920 et 1937 qui lui vaudront le prix Nobel de littérature en 1937. Ses œuvres sont publiées dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Roger Martin du Gard n'est pas ces temps-ci un auteur à la mode². On dirait même qu'il est anachronique. Pourtant Camus a écrit de lui : « Il est notre perpétuel contemporain ». Cette caution nous suffira puisque mon propos n'est pas de m'attacher à l'auteur, mais à son roman, écrit de 1910 à 1913, salué dès sa publication comme une œuvre originale, notamment dans sa forme. En effet, il se présente comme une pièce de théâtre, avec des scènes et des dialogues permanents. Un script de film dirait-on aujourd'hui. Le livre est construit comme une série de scènes où les éléments de dialogue sont précédés du seul nom du locuteur et, éventuellement, d'une indication scénique écrite entre parenthèses. On peut ici se souvenir de Michel Tournier qui a dit « le vrai romancier est en fait un auteur de science fiction qui se cache sous les apparences d'un témoin du passé ». Ce jugement convient parfaitement à notre roman qui est, en effet, sans doute un roman d'idées, un drame de conscience ou un drame sentimental mais qui concerne toute une génération d'hommes et de femmes.

En cette même année 1913, à la veille du premier grand cataclysme du siècle dont il n'est pas question dans le roman, l'Europe découvre quelques autres livres marquants comme : Freud, *Totem et tabou* ; Péguy, *La tapisserie de Notre Dame* ; Romains, *Les copains* ; Proust, *À la recherche du*

1. Une première version de cette étude a donné lieu à une « leçon » présentée devant mes collègues et les étudiants de sciences de l'éducation, lors de mon dernier cours à l'Université de Paris X Nanterre, le 25 janvier 2001.

2. Les travaux sur Martin du Gard sont très nombreux. J'ai en particulier consulté la thèse de Bernard Alluin (1989).

temps perdu (premier volume) ; Unamuno, *Le sentiment tragique de la vie*. C'est dire que la période intellectuelle et littéraire est riche, tumultueuse aussi.

Un résumé de Jean Barois

Jean Barois, né en 1866, apparaît au début du livre à 12 ans, avec son père médecin qui le décide à « vouloir vivre » en surmontant son début de tuberculose. La formation de l'adolescent puis de l'étudiant qui s'adonne aux études de médecine et de sciences naturelles, est tissée de ses doutes sur la vérité chrétienne, foi dans laquelle il a été élevé, notamment par sa grand-mère. Marié à une amie d'enfance, Cécile, c'est au moment de la naissance de Marie, qu'il rompt avec sa femme et « brise ses chaînes » pour aller fonder la « Libre pensée ».

La seconde partie de l'ouvrage se déroule de 1891 à 1903. Jean Barois est devenu journaliste et écrivain. Fondateur du *Semeur*, il participe avec un groupe d'amis à la grande bataille de l'affaire Dreyfus dans laquelle il prend une part importante. Il atteint l'apogée de sa pensée et de son action militante lors d'une grande conférence prononcée au Trocadéro qui est consacrée à « l'avenir de l'incroyance ».

Un accident de fiacre lui fait frôler la mort et les années qui suivent sont marquées de nouveau par le doute envers ses idées et ses engagements auxquels il va renoncer lentement. Sa fille entre au cloître pendant que lui-même vit de plus en plus en reclus. La maladie le rattrape dans son refuge : il est revenu dans la maison provinciale de son père, près de sa femme. C'est là qu'il se reconvertit au catholicisme, comme l'avait fait son père, à l'instant de mourir. Le livre se termine par cette dernière phrase : « Une flamme claire illumine la chambre ».

Le roman ouvre à bien des réflexions que je ne peux toutes développer ; ainsi on pourrait se consacrer à l'éducation et à la formation qui sont très présentes tout au long des pages d'autant que le héros a été professeur de lycée (il est agrégé de sciences) ; ou encore, on pourrait étudier les affections et les amours des personnages ; les scènes ne manquent pas où les femmes sont présentes dans tous les rôles que l'on peut attendre, de la soumission à l'autorité, jusqu'aux figures émancipées de deux d'entre elles qui revendiquent leur liberté, l'une dans la foi, l'autre dans la liberté de l'amour ; on pourrait suivre les influences et les relations de trois générations d'hommes, on pourrait surtout revenir à l'histoire charnière d'une double décennie 1890-1910 qui, incluant l'affaire Dreyfus a tant fait pour l'histoire morale et politique de notre pays (voir Annexe 1 : quelques dates de l'affaire Dreyfus).

Je vais commencer par me centrer sur trois aspects qui m'ont semblé particulièrement représentatifs de l'intention de l'auteur, avant de revenir à un aspect du drame mis en scène par Martin du Gard. Auparavant, pour éclairer le lecteur sur les rapports entre une œuvre et ceux qui la lisent, dans le rôle révélateur de soi-même, je me dois d'expliquer le choix de ce texte.

Pourquoi ce roman, pourquoi *Jean Barois* ? Au début du mois d'octobre 1953, je suis arrivé et devenu interne dans un petit collège public de province. Je venais de dévorer pendant les quinze mois précédents – que j'avais passé dans un hôpital – toutes les histoires de la science et particulièrement celles de la physique et de l'atome, esquissant déjà une future éventuelle vocation. Or, le surveillant général, ancêtre de nos conseillers principaux d'éducation, par ailleurs gardien de la bibliothèque du collège, me mit *Jean Barois* dans les mains et me dit : « *Beillerot, ce livre est pour vous* ».

C'est, je crois, le premier roman que j'ai lu et qui m'a fait entrer dans la grande littérature. Il serait incongru de montrer les analogies entre un héros de papier et une vie réelle. Pourtant je n'ai jamais oublié la forme que Martin du Gard avait donné à mon désir de savoir, à l'exaltation de la raison et de la science, à ma foi durable dans le progrès de l'humanité. J'ai simplement appris au long des années que l'avenir n'est pas écrit : il dépend de chacune de nos pensées, de chacun de nos actes. Puisse chacun connaître et reconnaître une œuvre et son passeur.

Premier chapitre : « La vérité est un combat »

La recherche du vrai par chacun est une activité, une action, dans laquelle l'individu s'engage, pour quelques instants ou pour la majeure partie de sa vie. La vérité n'est pas une donnée, comme la vie peut l'être, elle est le fruit d'un mouvement, mouvement de l'intelligence et de la sensibilité.

Or cette recherche s'impose à chacun, même s'il ne le sait pas ou qu'il ne l'identifie pas ainsi. Certes chaque individu répond à la question « qu'est-ce qui est vrai, qu'est ce que la vérité ? » comme il le peut, voire comme il souhaite. En particulier, il peut se donner une réponse, des réponses définitives ; des réponses qu'il n'invente pas de lui-même, mais qu'il puise dans son environnement, des réponses figées de l'opinion ou d'un groupe social, une foi ou une idéologie en somme, à laquelle il adhère et qui le convainc. Mais il y a aussi ceux pour qui, sous les apparences du calme, la réponse n'est pas définitive. C'est bien le cas de Jean Barois, lorsqu'il dit : « J'ai changé. Autrefois, j'avais une vie religieuse tranquille : jamais je n'aurais eu l'idée de réfléchir, de discuter. Maintenant, ça me prend... je cherche à m'expliquer tout ça, je n'y arrive pas... et alors, j'ai des espèces d'inquiétude... » (p. 26). Ou encore : « On se dit « Je crois, et eux, ils ne croient pas... Lequel a raison ? » et malgré soi, on ajoute « C'est à voir... », « voilà le seuil maudit, voilà la formule liminaire de l'athéisme » (p. 44).

Le combat et les combats : les scènes et les allusions de tous les protagonistes, de tous ceux qui bientôt vont se regrouper pour fonder l'entreprise de la création d'un nouveau journal d'idées, sont légion.

Les combats prennent alors de multiples formes :

- Un combat entre des forces sociales complexes qui ne se laissent pas réduire aux dichotomies, malgré les tentations : ainsi Barois et ses amis mettent des mois à imaginer que la République, ses élites et ses états-majors, sont capables de mensonges, de faux, de parjures.

- Combat de forces sociales si bien représentées entre une province bourgeoise, catholique en diable si on ose dire, et un milieu éclairé de la raison qui appartient à Paris, le Paris de la rive gauche, déjà. Avant sa rupture avec sa femme, Barois tente de l'arracher à son bourg, sûr qu'il est que, s'ils s'en viennent à Paris, ils survivront peut-être ensemble.

- Combat entre les idées bien sûr, entre des représentations du monde qui prennent ici, à l'extrême, le visage de la religion contre la science, de la raison contre la foi.

- Combat encore de devoir choisir entre la Tradition et le passé, contre l'avenir dépeint sous les meilleurs auspices.

- Combat, et c'est Martin du Gard qui le dira lui-même, entre « l'hérédité plus ou moins mystique de notre génération et l'éducation positive » (Alluin, 1989, p. 409).

- Combat suprême enfin, entre l'erreur et la vérité.

Mais ces combats que l'individu en quête de vérité doit mener sont au prix des pires épreuves morales et de la mort ; c'est pourquoi le livre de *Jean Barois* est aussi un roman d'initiation, un roman de la grande tradition des *Bildungsroman*, des romans de formation dont le premier grand exemple français reste *Perceval*.

Ces combats contre l'autre et les autres, ne sont pas seulement des soliloques, ne sont pas seulement issus des réflexions et de l'introspection.

Le combat se forme et se forge par le débat. L'œuvre de Martin du Gard illustre à chaque chapitre les dialogues entre les personnages. On discute en permanence dans le roman. On discute et on dispute, entre soi, entre ceux du même bord, d'abord, auprès desquels on « ouvre son âme », pour approfondir, tester ses craintes et ses idées, puis on ferraille, par la plume et la parole avec ceux de l'autre camp. Nous sommes dans un moment historique du développement du débat public, du débat républicain, du débat démocratique.

Enfin la vérité est aussi un *combat intérieur*. C'est sans doute ici que le roman est le plus fort. Camus qui prisait fort Martin du Gard a écrit : « Dans *Jean Barois*, les individus sont intacts et la douleur de l'histoire toute fraîche ».

Il faut d'abord reconnaître que l'on doute ; puis après avoir surmonté la culpabilité du doute, admettre sa légitimité, puis chercher alors le secours auprès des frères, des grands frères plus que des pères d'ailleurs. Chercher le secours de quoi ? De nouvelles idées, d'une nouvelle façon de voir le monde et les humains.

Combat intérieur entre l'expérience et la raison, entre ce que je ressens, ce que je vois et les idées, les concepts dirions-nous, qui organisent ma pensée : le divorce entre les deux mondes est un déchirement dès lors qu'on a compris que « on ne se convertit pas pour des raisons logiques » (p. 118).

Jean Barois devient alors une tragédie.

Deuxième chapitre : Jean Barois, chercheur de vérité

Nous avons évoqué chez le héros les premiers symptômes de la construction du doute. Doute sur lequel il est lucide y compris sur la part non consciente de ce qu'il éprouve, même s'il ne peut pas rapporter les secousses qui le traversent à quelque raison, il écrit : « votre conception symboliste m'offrait l'heureux compromis dont j'avais besoin pour accepter le voisinage d'une orthodoxie dont ma raison ne cessait de repousser les affirmations dogmatiques. Mais ce calme n'était qu'apparent. Une réaction inconsciente travaillait en moi. Comment ai-je été amené à tout remettre en question ? Je ne le vois pas clairement » (p. 86-87).

Jeune homme il avait été averti : « Je vois en vous une tendance un peu trop prononcée à la réflexion » (p. 30) lui dira un des deux prêtres avec lesquels il converse régulièrement ; et c'est pourquoi le même, duquel il n'oubliera pas la leçon, lui dit, dans la même page : « plus je vais, et plus je crois que l'intelligence n'a sa véritable valeur que lorsqu'elle vise un but extérieur à elle, lorsqu'elle cherche à s'appliquer pratiquement ».

Jean Barois découvre comment les tenants de la pensée de tous les catholicismes ne sont plus, à ses yeux qui s'ouvrent, du même monde : faisant sienne la phrase d'un autre : « ils affirmaient et moi je raisonnais » (p. 53), il bascule dans le rationalisme.

Jean Barois devient alors un double chercheur : un chercheur par l'étude ; à la page 328, Martin du Gard, sous prétexte d'interviews de journalistes, récapitule son œuvre impressionnante, il a écrit une vingtaine d'ouvrages.

Recherche par les livres, recherche dans les bibliothèques si conforme à l'Europe de la fin du XIXe siècle où se développent la logique de la théologie, de la philosophie et de l'histoire, mais aussi l'étude sociale suivant déjà les travaux de Durkheim.

Mais Barois est un autre chercheur : il est le juge de la recherche des autres, de la recherche cette fois-ci que nous appellerions maintenant empirique. Plusieurs fois dans le roman, mais particulièrement en deux occasions, c'est à lui que l'on demande de juger les mémoires, dossiers et

memorandums qu'ont réunis deux de ses proches, sur l'affaire Dreyfus. Son plus grand ami, Marc Elie Luce (qui dans son nom rassemble à lui seul la lumière, le lion ailé de Marc et le char de feu de Elie) de 16 ans son aîné, sénateur et professeur au Collège de France, passe huit mois à enquêter dans tous les milieux dirigeants pour se faire une opinion, pour réunir les pièces et les preuves : « En tout cas, il faut chercher, il faut savoir, le doute est horrible » (p. 226-227). Des pages entières sont consacrées à argumenter, à échafauder des hypothèses, à confronter les documents.

Jean Barois est un « chercheur » guetté par une maladie de l'esprit. C'est Luce qui l'a diagnostiquée à leur première rencontre : discutant d'un livre publié par un des fondateurs du Semeur, il dit : son livre « révèle un tempérament très personnel, mais c'est d'un sectaire » ; et il poursuit : « Je voudrais étendre le reproche à tout votre groupe... À vous en particulier » (p. 190-191).

Ainsi Barois a quitté une foi pour de nouveaux dogmes, confondant la rationalité et la rationalisation. Plus tard, il n'aura pas davantage compris que toute désillusion qui n'est que désenchantement et déception, et non une lucidité accrue, est psychiquement insoutenable et politiquement dangereuse par le vide qu'elle laisse.

Rien ne figure mieux son orgueilleuse plénitude, en même temps que sa faiblesse infinie que la grande conférence du Trocadéro suivie de l'écriture de son Testament, lorsque après son accident, il repère ses propres failles et croit se prémunir de l'avenir en professant son athéisme ; mais redevenu catholique, sa femme brûle le texte sans l'avoir lu.

Ainsi Barois connaît les dangereux mouvements qui le font passer de la dépression à l'exaltation, de l'angoisse à la jubilation. Il témoigne que le chercheur est un enquêteur et un quêteur : passer de vérités vraisemblables à une vérité possible. Souvenons-nous passer « d'être en recherche » à « faire de la recherche » pour étayer cependant une nouvelle façon d'être en recherche.

« Je veux savoir », écrit Luce. Et c'est Barois qui esquisse une pensée si contemporaine : « Je suis certain que la science en apprenant aux hommes à *savoir ignorer*, procurera à leurs consciences un équilibre qu'aucune foi n'a jamais su leur offrir » (p. 350).

J'emprunte le titre de mon troisième chapitre à Victor Hugo.

« De l'influence, oui ! du pouvoir non ! »

Le roman met en scène, sur la scène parisienne, la naissance que l'histoire de la période connaît bien, d'un « nouvel acteur social », l'expression est évidemment anachronique, « les intellectuels ». C'est en effet au moment

de l'affaire Dreyfus, que gens de sciences, écrivains, journalistes, politiques mêmes, parviennent dans des démarches proches dont la figure de Zola reste l'emblème, à infléchir l'opinion publique en faveur de la vérité judiciaire.

Émergeant des tenailles sociales constituées par les forces conservatrices, nationalistes et antisémites d'une part, par la bourgeoisie d'État d'autre part, par les forces politiques du mouvement ouvrier, qui ne voit dans cette affaire qu'une lutte des bourgeois entre eux, et il y eut Jaurès pour sauver l'honneur, les intellectuels donc, surent imposer la vérité sur les affaires, déjà, par la presse, par la justice, par l'enquête. Ils inventèrent le rôle de l'intellectuel dans la cité, le journalisme d'investigation dont on s'étonne encore 80 ans plus tard.

Ils appartenaient pour beaucoup d'entre eux à la Libre pensée, ceux dont les ennemis disaient : « ce sont des naïfs, le plus souvent, qui s'imaginent que nous pouvons penser librement » (p. 26), puis à la Ligue des droits de l'homme qu'ils inventèrent alors.

Mais est-ce par hasard que le personnage le plus serein du livre, Luce, dont j'ai déjà parlé, allie en lui la double personnalité d'être un intellectuel, il est professeur au Collège de France, et sénateur. Homme d'influence et de pouvoir, Martin du Gard lui fait jouer le rôle essentiel : c'est lui en effet le héros positif du roman, qui apporte le plus de pièces au dossier Dreyfus, et c'est lui qui en paie le plus grand prix, en perdant son siège de sénateur et le droit à son cours au Collège de France.

Jean Barois : un drame du savoir

Ce sont les figures de Luce et de Barois qui permettent le mieux de comprendre les différences qui peuvent sous-tendre une même action. Luce est l'aîné de 16 ans de son jeune ami et on a vu que c'est lui qui mène l'enquête sur l'Affaire, pour savoir. Au fur et à mesure de ses investigations, de la confrontation des documents et des propos, de l'analyse des circonstances et des situations, son étude le conduit à dégager la vérité de l'affaire Dreyfus. Son travail le conduit doucement, lentement, à se forger une opinion par lui-même. C'est en fait Luce qui occupe la position la plus juste et sereine du chercheur au sens contemporain du terme.

Pour Barois, les choses se passent autrement : il se convertit aux thèses de son ami, adoptant alors aussitôt un point de vue plus radical. C'est que Barois est et demeurera un homme sous influence, un homme influençable. Comme le note très justement B. Alluin, Barois a toujours besoin de guides : « Jean croit n'être mû que par la raison, alors qu'il apparaît sans cesse comme un homme de foi. Tout au long de sa vie, il ressent le besoin de guides spirituels ou intellectuels » (p. 314). Trois prêtres, un de ses camarades du Semeur, Luce. Et pour commencer, son père. Or, poursuit B. Alluin, « ces guides divers l'influencent plus par leur personnalité que par

leurs arguments ». Et son testament matérialiste a la forme d'un « credo », « puisque le vocabulaire de la certitude laisse place à celui de la croyance, phénomène particulièrement mis en lumière par l'anaphore :

Je ne crois pas à l'âme humaine [...]

Je crois au déterminisme universel [...]

Je crois que si tous les phénomènes de la vie ne sont pas encore analysés, ils le seront un jour » (p. 348-349).

Jean est un homme de foi, de croyance ; c'est ainsi qu'il appréhende le monde et les êtres. Le doute alors n'est pas tant l'examen de faits et d'arguments comme chez Luce, le doute est une sorte de poison de l'esprit, signe d'un déchirement, d'une conciliation qui ne se fait pas et ne se fera jamais.

S'il apparaît comme un homme entier et courageux capable de rompre, il est aussi un homme fragile, exalté. La première scène du livre nous l'apprend. Se battre pour guérir ne va pas de soi, il y faut toute la force de persuasion de son père. Est-ce à dire que, pris dans les univers de croyances de ses parents, sa mère très catholique et son père athée mais qui le précédera dans sa conversion sur son lit de mort, le jeune Jean a été construit dans l'emprise d'une foi et de l'adhésion sentimentale qu'elle requiert ? Mieux même, s'il a goûté la foi laïque et scientifique, il a renoncé à faire de la science, comme médecin ou comme chercheur, pour se réfugier dans les idées, les idées politiques et philosophiques. Les idées qui ne déterminent pas une carrière politique par exemple, comme Luce, mais une carrière d'intellectuel engagé.

Jean Barois garde au plus profond de son être, sans le savoir un long moment de sa vie, quelque chose de son enfance, enfouie : la tutelle de sa grand-mère, « une bonté rigide, un peu bornée, une douceur têtue ; de la réserve » (p. 12). Sa mère, « excessivement pieuse », avait refusé de suivre les conseils de son mari médecin et était morte de tuberculose, alors que Jean était encore un petit enfant. Il est donc élevé par sa grand-mère Barois, elle-même bigote, au point d'emmener Jean à Lourdes, sans l'avis du père, qui découvre à son retour son fils atteint de tuberculose. Si l'on ajoute que sa marraine, qui deviendra sa belle-mère est aussi une assidue de l'église, on obtient un univers de femmes croyantes, un père absent, il travaille à Paris, et toute cette enfance se déroule dans un bourg de l'Oise, où les seuls hommes présents sont des prêtres.

La voici peut-être, la source de son angoisse permanente, qui l'oblige à chercher des certitudes et le détermine à avoir besoin de croire.

Au moment de l'accident de fiacre où il frôle la mort, il se remémore avoir alors récité spontanément : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces... » (p. 343), et lors de sa convalescence, « soudain, son visage se contracte. Il reste épouvanté, anéanti. Il vient de revivre la minute tragique et,

brutalement, il s'est rappelé le seul cri venu à ses lèvres : "Je vous salue, Marie"... » (p. 345).

Ce n'est donc pas la prière à Dieu qui arrive à l'esprit de celui qui craint de mourir, c'est la supplique à la Mère, à celle dont le nom est aussi celui de la fille de Barois dont on se souvient qu'elle se fera nonne.

Dans le dernier chapitre du roman, aux ultimes pages, Martin du Gard fait mourir les deux protagonistes. Luce qui sait sa fin proche dit : « il me reste à montrer que je n'ai pas peur de la mort, que je la vois venir, que je l'accueille, que je meurs *en confiance*... » (p. 489). Luce qui évoque la fin de Socrate dit encore : « Je suis né avec de la confiance en moi, en l'effort quotidien, en l'avenir des hommes. J'ai eu l'équilibre facile » (p. 490). Est-ce là son secret ? L'équilibre, qui lui évite les tourments, les insatisfactions. Et un témoin dira : « pas un seul jour je n'ai vu fléchir cette adhésion à la vie et à la mort » (p. 490). Luce meurt entouré de tous ses enfants.

Quelque temps plus tard, c'est au tour de Jean Barois de partir, accompagné du prêtre qui l'a converti et de sa femme. Ses derniers mots : « Ah, délivrez-moi !... Ne me laissez-pas souffrir !... » et puis : « Vous êtes sûr qu'*Il* m'a pardonné ? "L'enfer !"... » (p. 492).

Deux façons de mourir, dans deux univers. L'un accomplit sa vie ajustant son courage d'affronter la fin, l'autre s'en allant avec l'angoisse de toute sa vie.

Jean Barois et ses amis ont beaucoup réfléchi au début de leur compagnonnage à la phrase de Lamennais : « Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde » (p. 165). L'idée reste très moderne. Car c'est la lutte et le conflit assumés comme le vivant même qui postulent, encore, aujourd'hui et demain, de la tension entre l'horizon d'une conciliation et l'irréductibilité de la mort.

Références bibliographiques

- Alluin, B. (1989). *Martin du Gard, romancier*. Paris : Aux amateurs de livres.
Martin du Gard, R. (1913). *Jean Barois*. Paris : Gallimard, 1972.

Annexe 1 : quelques dates de l'affaire Dreyfus

22 décembre 1894 : le capitaine Dreyfus, accusé d'espionnage, est condamné par le Conseil de guerre à la déportation.

Dès 1895 la famille de Dreyfus et quelques personnes multiplient les démarches pour dénoncer l'erreur judiciaire.

13 janvier 1898 : Zola publie « J'accuse » dans *l'Aurore*.

7 août 1899 : deuxième procès de Dreyfus, à Rennes. Il est de nouveau condamné mais « avec les circonstances atténuantes ».

5 octobre 1902 : Funérailles de Zola. Anatole France déclare : « Envions-le, sa destinée et son cœur lui firent le sort le plus grand : il fut un moment de la conscience humaine ».

13 juillet 1906 : loi de réintégration de Dreyfus dans l'armée.

Jacky Beillerot
Professeur émérite
Université Paris X Nanterre

Pour citer ce texte :
Beillerot, J. (2014). *Jean Barois* de Roger Martin du Gard ou *Le drame du savoir*. *Cliopsy*, 12, 91-100, (1^e éd. 2002).